

# L'euthanasie volontaire constitue davantage un changement mental que médical

*François Galichet*

Tout a été dit – et le sera encore dans les prochains mois – pour ou contre l'aide active à mourir. Sauf peut-être la question essentielle : qu'est-ce que le fait de mourir délibérément change à notre rapport à la mort ? J'ai accompagné, dans le cadre de l'association Ultime Liberté, plusieurs personnes ayant décidé de quitter la vie pour des raisons graves et longuement réfléchies.

Ce qui m'a particulièrement frappé, c'est leur calme et leur résolution au moment de boire la potion létale. Je m'attendais à des hésitations, d'ultimes doutes ou regrets, surtout quand elles étaient entourées de leurs proches. Or, aucune n'a manifesté la moindre incertitude. Leur décision était prise après une longue délibération (souvent plusieurs mois) à laquelle j'avais participé, le plus souvent avec un proche – conjoint(e), enfants, ami(e).

Les conversations que j'ai eues avec elles, comme aussi avec les personnes qui ont chez elles le produit pour partir quand elles le jugeront opportun, m'ont montré que cette capacité de mourir paisiblement à son heure change profondément l'imaginaire de la mort. Habituellement, celle-ci est ressentie, peu ou prou, comme une violence et une menace qui peut nous tomber dessus à n'importe quel instant.

Dans les contes et les fables, elle est ce personnage qui frappe à la porte alors qu'on ne l'attend pas. Même quand il n'y a pas de souffrances causées par une maladie cruelle (cancer, maladie de Charcot, etc.), les râles des agonisants lui donnent l'image d'un moment pénible et angoissant.

Au contraire, boire un verre de pentobarbital provoque un endormissement semblable à celui que nous connaissons chaque soir ; la mort survient ensuite sans signe de détresse respiratoire ou autre. Rien à voir avec les suicides violents, comme celui de l'écrivain Romain Gary (1914-1980) se tirant une balle dans la bouche, du philosophe Gilles Deleuze (1925-1995) se jetant de la fenêtre de son immeuble, ou de ceux qui se pendent ou se jettent sous un train.

La mort devient non plus une menace ou un danger, mais une décision à prendre. Contrairement à ce que prétendent les adversaires du suicide assisté, cela ne lui ôte en rien sa gravité : tous ceux que j'ai accompagnés avaient pleinement conscience du caractère irrémédiable de leur choix, et c'est pourquoi ils ne le faisaient pas à la légère. Plusieurs ont attendu des années avant de s'y résoudre.

Mais mourir ne les effrayait plus. En ayant près d'eux le moyen de le faire sereinement, ils avaient tout le loisir de l'appivoiser, de mesurer la fermeté de leur vouloir, d'en parler à leurs proches. En devenant non plus une fatalité mais une volonté, non plus un danger mais une capacité, la mort change de sens, mais aussi la vie.

Même si je demeure toujours exposé au risque d'une mort imprévue, le simple fait de pouvoir la devancer si nécessaire fait de notre existence autre chose qu'une course d'obstacles. Elle n'est plus cette prison que décrit le philosophe Blaise Pascal (1623-1662), dont on ne sort que pour être exécuté sans savoir quand. Elle devient une maison qu'on habite et qu'on quitte parce qu'on en a la clé.

En ce sens, la légalisation du suicide assisté ne concerne pas seulement la fin de vie. Comme le dit l'une des personnes interrogées dans l'enquête que j'ai menée auprès de ceux qui disposaient chez eux d'une dose de pentobarbital, *« cette acquisition me donne de la paix, de la tranquillité ; par rapport à mes choix de vie, plus d'audace et de liberté, sachant que j'ai ce garde-fou en cas de pépin. Ma qualité de vie en est complètement transformée »*.